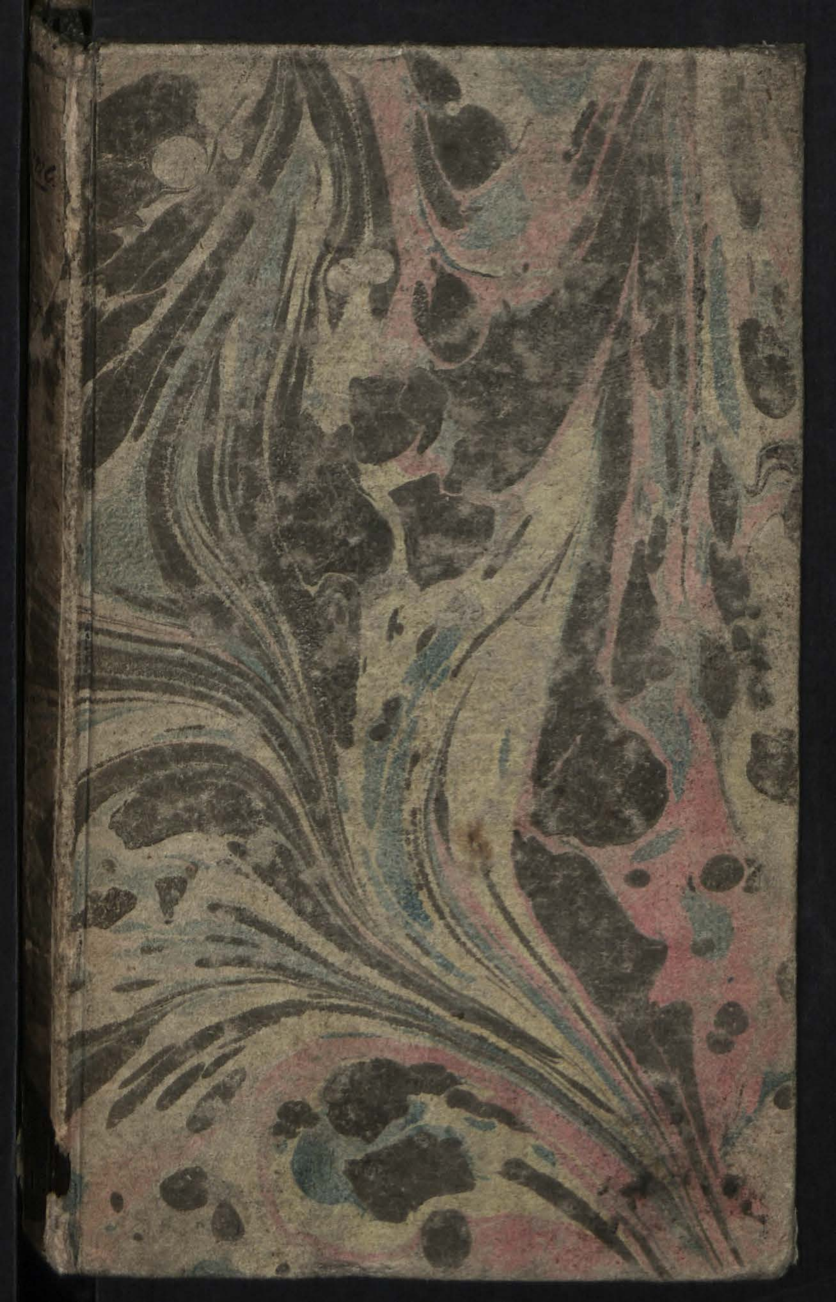


Jacob Friedemann Graf und Herr von Werthern

Wahr! dann standhaft

Wicker sc.



par Caraccioli

LA POLOGNE,

TELLE QU'ELLE A ÉTÉ,

TELLE QU'ELLE EST,

TELLE QU'ELLE SERA.

SECONDE PARTIE.

CE QU'ELLE EST.

Les trois Parties brochées, 2 liv. 8 ſols.



A VARSOVIE,
Et ſe trouve à POITIERS,
Chez MICHEL-VINCENT CHEVRIER,
Libraire, *rue de l'Intendance.*

M. DCC. LXXV.



LA POLOGNE,

TELLE QU'ELLE A ÉTÉ,
TELLE QU'ELLE EST,
TELLE QU'ELLE SERA.

SECONDE PARTIE.

CE QU'ELLE EST.

C'Est un problême à réſoudre, ſi les Polonois ont perdu ou gagné en ſe répandant chez les Nations étrangeres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils paroiſſent plus ma-

niérés, plus élégans, plus instruits depuis qu'ils voyagent; & que pour un siécle aussi semillant que le nôtre, une nation mérite tous les éloges, quand elle a des agrémens.

Mais doit-on s'attacher à des superficies, disent les anciens; &, ne vaut-il pas mieux avoir moins de gentillesses & plus de solidité. Trop souvent pour des modes, on vendit des vertus, & les Gouvernemens se ressentirent de cet échange. Rome se dépouilla de sa véritable grandeur, quand elle prit les livrées du luxe. Les mœurs s'énerverent, l'amour patriotique s'éteignit, & la Patrie ne fut plus qu'un nom.

Si la Pologne n'a point encore éprouvé ce malheur, & si elle compte encore dans son sein une multitude de Citoyens zélés, du moins est-il constant que le regne trop brillant d'Auguste Second, y répandit l'amour du faste. C'est à cette époque qu'il faut remonter pour y trouver le germe du luxe. La valeur de Sobieski fut remplacée par une magnificence qui n'avoit pas d'exemple. On ne vit que des fêtes à Varsovie, & il étoit d'autant plus facile de les multiplier, que les Seigneurs Polonois aimerent toujours à dépenser noblement.

On laissa gémir les vieillards, comme des gens trop attachés aux anciens usages, sans penser

qu'ils perçoient dans l'avenir, lorſqu'ils s'allarmoient à la vue du luxe. La Pologne ſeroit devenue auſſi galante que la Saxe, ſi des combats, toujours renaiſſans n'avoient pas étouffé l'amour de la molleſſe & du plaiſir. Tantôt les Moſcovites, tantôt les Suédois arrachoient les Polonois aux douceurs du repos, & les forçoient de ſe battre au lieu de ſe réjouir.

Ce fut pendant les intervalles de ces petites guerres, que pluſieurs Seigneurs ſe déterminerent à voyager. Il étoit naturel qu'ils viſſent par eux-mêmes les pays d'où leur venoient & les modes & les arts. D'ailleurs le commerce & les ſciences qu'on cultiva

de plus en plus, ne firent pour ainſi dire qu'une ſeule famille de toutes les Nations. On va maintenant de Paris à Varſovie, comme on iroit de Rouen à Lyon, au lieu qu'autrefois la Viſtule & la Seine paroiſſoient être à des diſtances infinies.

Par ces communications réciproques, la Pologne ſe peupla d'étrangers qu'on préféra aux nationaux, pour accompagner la brillante jeuneſſe dans ſes différens voyages. Cette conduite étoit ſage; mais comme on eſt toujours plus enclin à copier le mal que le bien, on ne prit que trop ſouvent des défauts, au lieu de prendre des vertus.

La Pologne vit inſenſiblement

dans son sein de jeunes Gentils-hommes, qui, en quittant l'habit du pays, se dépouillerent de la candeur & de la simplicité. Le mérite ne fut jamais attaché à la maniere de se vêtir; mais les modes influent sur les mœurs. Bientôt on eut honte de passer pour Sarmathe, & l'on affecta de paroître Parisien. Ce fut dès-lors une nouvelle façon d'agir & de parler; & l'égoïsme, qui rapporte tout à lui-même, détacha de la République bien des sujets.

Stanislas Leczinski, plus célébre que s'il avoit regné, peignit ces malheurs dans un ouvrage destiné à éclairer sa Nation; mais on le lut comme tous

les livres du monde, & l'on n'en profita point. S'il eut été écouté, la Pologne cédoit aux étrangers le ridicule honneur de se brillanter, & elle abolissoit le *liberum veto*, usage dangereux qui a passé en loi, & qui exige, pour former la moindre délibération, l'unanimité de toutes les voix.

C'est d'après ces révolutions, mille fois plus funestes que les guerres, qu'il faut considérer la Pologne, pour connoître ce qu'elle est maintenant. Les grands hommes qu'elle possède, car il en est encore chez elle, & peut-être plus que par-tout ailleurs, ont prevu depuis du temps ses calamités, soit qu'ils jettassent les yeux sur le luxe qui les of-

fusquoit, soit qu'ils prêtassent l'oreille aux discours qui ne rouloient que sur la frivolité ; ils ne parloient de leur Nation qu'en soupirant. Ils auroient voulu pouvoir évoquer les ames des illustres personnages qui immortaliserent leur Patrie, afin de se joindre à eux, pour arrêter le cours du mal.

La paix qu'Auguste III n'entretint qu'à l'extérieur, en ne se donnant pas la peine d'empêcher de grands murmures & de petites factions qui avoient moins sa personne que son Ministre pour objet, altéra l'harmonie qui doit se trouver entre les hommes, & sur-tout parmi des Républicains. Il y avoit pres-

qu'autant de partis que de familles lorsqu'il mourut.

On peut présumer que de telles circonstances ne rendoient pas une élection facile. Cependant Stanislas PONIATOWSKI, digne fils du célébre Castellan de Cracovie, ce grand homme, qui accompagna Charles XII dans ses trop mémorables malheurs, & qui s'immortalisa lui-même, en secourant un Monarque immortel, fut proclamé Roi en 1764. Il méritoit de l'être à tous égards ; mais une Nation libre veut faire son choix librement.

A peine les Russes essayerent-ils de l'élever sur le Trône que la Pologne oublia qu'elle l'avoit

elle-même plus d'une fois désigné pour son Roi futur, lorsqu'Auguste vivoit. Alors on trouvoit en lui cette grandeur d'ame, cette bienfaisance, ce savoir, cette sagacité, qui rendent les Souverains dignes de regner ; & il sembloit que ces vertus royales s'étoient tout à coup éclipsées, parce que la Russie se mêloit de son élection, comme si elle n'avoit pas influé sur celle d'Auguste III ; mais autre temps, autre maniere de penser.

Cela n'ôtoit absolument rien du mérite de l'illustre Poniatowski ; tous les Polonois conviennent, même les confédérés, qu'on ne pouvoit pas choisir un meilleur Roi. Cependant que de tempêtes

tempêtes à ce sujet ! Les Russes, trop obstinés à rester en Pologne, & les Polonois peut-être trop ardens à vouloir les repousser, exciterent un orage qu'il fut impossible de calmer.

Alors la Cour de Petersbourg, dont l'empire chaque année prend de nouveaux accroissemens, & dont la Souveraine est un phénomene politique par les ressources de son génie & par sa fermeté, crut devoir assurer aux protestans Polonois, qu'on appelle Dissidens les droits qu'on leur avoit accordé. Elle s'annonça comme les ayant garanti par des traités, & comme voulant absolument qu'ils fussent respectés.

Les eſprits étoient alors trop échauffés, pour acquieſcer ſans réſiſtance à la demande de la Ruſſie, & même il eſt à préſumer que le Roi de Pologne, ſachant que ſa Nation ſe gouverne librement, propoſa d'employer l'inſinuation plutôt que l'autorité. Rome en temporiſant ſelon ſa maniere accoutumée, auroit éludé la difficulté. On gagne preſque toujours en gagnant du temps. Le cours des événemens fait naître mille incidens qui anéantiſſent ou qui dérangent les projets.

Quoiqu'il en ſoit, la Ruſſie ne voulut rien céder, la Pologne rien accorder; & de ce choc, il en ſortit des étincelles, qui formerent bientôt une incendie.

Mais avant d'en offrir l'effrayant tableau, il eſt à propos de faire connoître les perſonnages qui parurent ſur la ſcene avec plus d'éclat.

Si, comme nous l'avons déjà dit, la Pologne s'eſt énervée depuis nombre d'années par ſon commerce trop fréquent avec les Nations étrangeres, & par un luxe immodéré; cela n'a pas encore tari la ſource du mérite & de la valeur.

Quand les vertus ont longtemps regné dans un pays, elles y laiſſent une empreinte qui ne s'efface pas facilement. On a beau dire que cette franchiſe & cette générosité qui caractériſerent toujours le Polonois, ont

baiſſé de quelques dégrés; il n'en eſt pas moins vrai qu'il exiſte encore d'anciens Sarmathes par leur candeur & par leur magnanimité.

Les cataſtrophes préſentes nous les ont fait connoître. Je ſerai impartial, & je parlerai avec le même déſintéreſſement de ceux qui ſe ſont diſtingués dans l'un & l'autre parti; la Pologne s'étant partagée pour & contre l'élection du nouveau Roi.

Je commence par cet Auguſte Monarque; & je ne puis mieux le caractériſer qu'en lui donnant pour premier précepteur ſon illuſtre pere. Il n'y a point d'éducation qui vaille l'école d'un Héros. Le jeune Staniſlas Po-

niatowski après y avoir été formé parcourut les pays étrangers. Si ſon nom, par-tout reſpecté, l'annonce dans les différentes Cours de l'Europe, ſes graces extérieures, jointes à ſes talens, lui mériterent le plus honorable accueil.

On le goûta pour lui-même; & lorſqu'il revint dans ſa Patrie, on le jugea digne des plus grands emplois. Auſſi fut-il envoyé par la Cour de Varſovie à celle de Petersbourg, où malgré ſa jeuneſſe il ſe fit admirer. L'Impératrice Regnante, grande Ducheſſe alors, & plus capable d'apprécier le mérite & les talens, le diſcerna comme un Sujet qui pourroit devenir Roi.

Il emporta les regrets, lorsqu'il prit congé de l'Impératrice Elisabeth, & il se rendit à Varsovie, sous les yeux de sa mere, qui, née Princesse Czartorinska, joignoit la grandeur des sentimens à celle de son extraction.

Auguste en mourant lui ouvrit le chemin du Trône, & très-légitimement il y monta, malgré les clameurs des mécontens. Plusieurs Candidats pouvoient se présenter, tels que le Prince Czartorinski, Palatin de Russie, & son illustre fils, recommandables l'un & l'autre par leurs talens & leurs vertus; mais il sembla que la Providence ne vouloit, pour Roi des Polo-

nois, que Stanislas Poniatowski. Le Prince recueillit les suffrages de rang en rang, au milieu du champ qu'on nomme Kolan, & il ne trouva point d'opposition. Il y a même à présumer que l'élection n'eut jamais été contestée, sans l'affaire des Dissidens.

La France, qui répandoit l'or à pleines mains, pour donner un Monarque à la Pologne, prit le sage parti de ne s'en point mêler. Elle avoit alors pour Ministre un de ces hommes rares, qui mettent les Royaumes dans la balance, & qui savent calculer.

Le Comte Braniçki, grand Général de la Couronne, quoi-

que beau-frere du Roi, refusa long-temps de souscrire à son élection, uniquement parce que les Russes, toujours sur le territoire de Varsovie, & toujours les armes à la main, sembloient gêner la liberté. C'étoit un brave Seigneur fait pour représenter; & qui par son bon sens conseilloit les gens d'esprit. Plusieurs Magistrats suivirent son exemple, en s'obstinant à ne point reconnoître leur Souverain; mais la réclamation devint presqu'universelle, lorsqu'il fut question d'affaire de Religion.

A peine l'Impératrice de Russie eut-elle déclaré ses intentions en faveur des Dissidens, que le Nonce Apostolique, les Evê-

ques & sur-tout les Moines, jetterent les hauts cris. Ils appréhenderent qu'on ne mît le Lutheranisme de niveau avec le Catholicisme; que la Religion Romaine n'éprouvât enfin en Pologne le même sort qu'elle subit autrefois dans la Suéde & dans le Dannemarck.

Dèslors différentes confédérations se formerent dans les différens Palatinats; c'est la ressource du pays, lorsqu'on présume que les Loix sont violées. Il y eut sur-tout celle de Bar, & l'on vit le Prince Radsiwil, le Comte Potoçki, le Comte Krasinski la protéger ouvertement, & se déclarer contre les entreprises de la Russie, tandis que

le jeune Comte Braniçki ſignaloit ſon zéle & ſa valeur pour ſoutenir le parti du Roi.

Le Comte Mlodziewski, grand Chancelier de la Couronne, Evêque de Poſnanie, à qui la ſcience & la vertu mériterent cette double dignité, ne put, malgré ſon eſprit conciliant, réunir les deux partis. Il eut beau trouver des moyens propres à ménager les intérêts de la Religion, & à contenter la Ruſſie, il ne fut point écouté. Le ſéjour opiniâtre des Ruſſes, dans le ſein même de la Pologne, faiſoit ombrage aux Polonois; & il faut avouer que leur préſence avoit quelque choſe de tyrannique, quoiqu'ils euſſent les ordres les

plus précis de leur Cour, de n'exercer aucun acte d'hoſtilité.

On entendit alors en plein Senat les plaintes des trois Sénateurs, qui parlerent vivement, quoiqu'avec reſpect, contre la Loi que la Ruſſie vouloit leur impoſer. L'un étoit le Prince Evêque de Cracovie (Soltick), Prélat diſtingué par ſon eſprit mâle & délié; l'autre l'Evêque de Kiovie (Zaluski), unique par ſa mémoire, & par ſon érudition; le troiſieme, le Comte Rzevuski, Palatin de Cracovie, Général de la Couronne, univerſellement reſpecté pour ſon ſavoir, ſa douceur & ſon intégrité. Animés d'un zéle politique, ils expoſerent leurs allarmes

ſur les dangers que couroit la Religion Romaine; ſi le Luthéraniſme, au lieu de n'être que toléré, étoit généralement protégé, & ſur les malheurs que la République ſe préparoit, ſi elle ſe laiſſoit ſubjuguer.

A peine le Prince Repnin, Ambaſſadeur de Ruſſie en fut-il informé, que contre le droit des gens, (comme le dit alors la gazette de France), il les fit enlever. Leur courage n'en eut que plus d'éclat. Ils monterent dans les voitures qui devoient les conduire hors du Royaume avec l'intrépidité des anciens Romains; & ce qui mérite encore plus d'être cité dans l'hiſtoire, c'eſt que le Comte Severin Rzevuski, fils

fils du Palatin de Cracovie, voulut ſubir le même ſort que ſon pere, ſacrifiant ſa jeuneſſe, ſa liberté, & peut-être ſa vie, plutôt que de l'abandonner. Fait mémorable qui lui aſſure à jamais les reſpects de la poſtérité.

Cet événement qui auroit ſoulevé toute la Pologne, il y a cent ans, n'excita que quelques murmures legers. On fut ſeulement étonné de ce que les Sénateurs, qu'on venoit d'enlever, avoient paru ſi courageux, attendu que leur amour pour la tranquillité, ſembloit aſſurer qu'ils ſe prêteroient aux circonſtances; tant il eſt vrai qu'on ne connoit bien les hommes,

qu'au moment des épreuves.

Le nuage dont la Ruſſie enveloppa ceux-ci, fut impénétrable. On ne put deviner où ils étoient relégués. Tantôt on les diſoit à Tobolsk, & tantôt à Cazan. On ajoutoit même qu'ils n'avoient nulle communication entr'eux, & que peut-être on ne les reverroit jamais.

Des coups d'autorité auſſi extraordinaires de la part de la Ruſſie, au milieu d'une Nation étrangere & libre, étonnerent les eſprits. On ne parla plus, mais on agit.

Des Confédérations ſe formerent de toutes parts; & la Pologne beaucoup plus déchirée par ſes propres enfans que par

ſes ennemis, devint le théatre des malheurs. On en attribua une grande partie au grand Chancelier de Lithuanie (Czartorinski), peut-être à tort, peut-être avec raiſon, car on ne juge jamais plus mal, que dans les temps de trouble & de confuſion.

Les familles ſe diviſerent de la maniere la plus éclatante, le frere contre le frere, le fils contre le pere, l'épouſe contre l'époux, exciterent tout à la fois l'horreur & la pitié. On pilla, on ſaccagea, on brûla, & pluſieurs ne trouvant de ſûreté que dans une fuite précipitée, abandonnerent leurs biens, leurs eſpérances à la fureur des brigands.

Il y eut des excès de cruauté, tantôt contre les Catholiques & tantôt contre les Diſſidens. Le fanatiſme ſe joignit au zéle, & l'on crut que pour honorer le Dieu de paix, il falloit répandre le ſang. La Pologne qui en fut ſi ſouvent arroſée, dut r'ouvrir les anciennes playes que lui avoient fait tant de diverſes factions pendant les interregnes les plus orageux; & elle qui fournit la ſubſiſtance à pluſieurs Nations, ſe vit preſqu'au moment de mourir de faim.

Le Comte Oginski, grand Général de Lithuanie, ſe ſignala contre les Ruſſes par le ſacrifice de ſes biens, & par ſa valeur. Rien ne lui coûte quand

il s'agit de la Patrie; & c'eſt un ſentiment qu'il partage avec le Prince Radziwil qui, content des triſtes débris de la fortune la plus immenſe qu'on lui a ravie, n'eſt affligé que du ſort de la République & de celui de ſes chers compatriotes.

Quant au Roi, ne pouvant marcher ni contre les confédérés, qui ſont ſes ſujets, ni contre les Ruſſes qui ont appuyé ſon élection, il ne ceſſoit d'accuſer le deſtin. Il eut voulu déployer ſa bravoure à l'exemple de l'immortel Sobieski, mais les circonſtances ne lui permettoient pas d'agir. Elles mettoient des entraves à ſa valeur. Situation cruelle pour un Prince qui ſent

l'amour de la gloire pétiller dans ſes veines ; & qui dans le commencement d'un regne voudroit ſe ſignaler ! En vain, par ſa bienfaiſance & par ſa douceur, il tâchoit de calmer les eſprits. Plus d'une fois ceux qu'il combla de biens ſe détacherent de ſon parti, moins par ingratitude que pour ſuivre le torrent. Ils diſoient pour ſe juſtifier qu'on doit tenir à la Patrie plutôt qu'au Souverain ; & les playes de l'Etat ſe multiplioient.

Je n'entreprendrai point ici de détailler tous les combats, qui depuis ſix ans ſe ſuccédent ſans interruption, & ravagent la Pologne de maniere à lui ôter toute ſa force & toute ſa ſplen-

deur. Ma plume n'eſt point aſſez rapide pour ſuivre la marche & les opérations des confédérés. On les croit à Pétrikau, qu'ils ſont à Vidava ; à Brody, qu'ils ſont à Léopold ; à Lublin, qu'ils ont dépaſſé Sendomir.

La viteſſe de leurs chevaux répond à leur activité. On les voit ici, on les voit là, on les rencontre par-tout. Ils paroiſſent des Eſcadrons volans, qui, comme les orages, fondent avec impétuoſité, ſans qu'on puiſſe s'en garantir. Tels que le polype qui ſe multiplie en autant d'animaux qu'on lui coupe de parties, ils ſemblent ſe reproduire au ſein même de la mort. Tantôt ce ſont les Polonois aux priſes avec

les Ruſſes, tantôt les Polonois avec eux-mêmes; & toujours des hommes qui ne reſpirent que le ſang.

Ni les Châteaux ni les Temples ne ſont épargnés. Le fer & le feu ſoumettent tout à leur fureur; on ne marche que ſur des ruines; les Villes comme les Villages ſe métamorphoſent en cimetieres. La guerre & la peſte s'étant en quelque ſorte aſſociées, pour aggrandir des déſerts.

Les relations qui ont paru dans les papiers publics ne furent que de foibles échantillons de ces malheurs. Qui auroit pu voir l'enſemble de tant d'horribles cataſtrophes, eut été ſaiſi d'hor-

reur. L'empreinte en reſtera pendant des ſiecles entiers.

Quelque clairvoyante que ſoit la Ruſſie, elle ne fit pas attention que plus on multiplioit les coups d'autorité, & plus on rendoit odieux les Diſſidens.

La multitude accoutumée à ne juger des choſes que par les événemens, ne manqua pas de mettre ſur leur compte tous les troubles qui naiſſoient à leur ſujet; & ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que le Roi lui-même fut regardé par des factieux comme la premiere cauſe de tous les malheurs.

Il faut ſavoir que la Pologne, quoique maintenant bien différente du temps paſſé, dans la

maniere de s'habiller, de ſe meubler, de ſe traiter, n'a point encore le ſecret d'agir avec unanimité, lorſqu'il eſt queſtion de prendre les armes. Chacun veut être Soldat, Commandant; & ſi par haſard on ſe réunit, ce n'eſt que pour former de petits partis que le haſard éparpille çà & là, autrement la Pologne, dont toute la reſſource eſt l'arme blanche & la valeur, auroit tenu tête aux Ruſſes ſans plier. Un courage patriotique eſt une puiſſance bien active dans une armée.

C'eſt cette diviſion parmi les Polonois, quand le ſignal de la guerre eſt donné, qui enfanta cette monſtrueuſe conſpiration,

dont je ne rappelle le ſouvenir qu'avec effroi. La Pologne, toujours fidele à ſes Rois, ne liſoit point dans ſes annales qu'on eut jamais attenté à la Perſonne d'un Souverain. Elle ſe félicitoit de ce qu'en réprimant l'autorité des Monarques, on n'avoit jamais abuſé de cette liberté, pour commettre des crimes de léze-Majeſté; mais dans ce ſiecle, où l'on oſe tout, il n'y a point de forfait qu'on ne voie éclorre.

Quelques ſéditieux, excités par eux-mêmes ou par d'autres, ſans qu'on puiſſe préciſément les indiquer, épierent le moment d'enlever le Roi. On inveſtit ſon caroſſe au milieu même de Varſovie, entre neuf & dix

heures du ſoir; on tira pluſieurs coups de fuſil; & cette nuit trop mémorable devenoit la plus déſaſtreuſe qu'il y eut jamais, ſans un Heiduque qui ſauva la vie de ſon Prince, en ſacrifiant la ſienne. Il mourut de ſes bleſſures, & cette mort atteſtée par un monument que le Monarque fit ériger, n'honore pas moins le Souverain que le Sujet. Il eſt ſeulement fâcheux, qu'en éternisant la mémoire de l'Heiduque, on immortaliſe un forfait qui devroit être pour jamais enſeveli dans l'oubli.

Il eſt une providence particuliere qui veille à la ſûreté des Rois. Ce ſiecle nous en fournit plus d'un exemple. Sa Majeſté Polonoiſe,

Polonoiſe, après avoir échappé aux coups de Mouſqueterie, dont on l'aſſaillit, fut traînée par les conjurés, juſqu'à deux lieues de la Ville. Quelle Garde pour un Prince accoutumé à ne voir autour de lui que les Sujets les plus reſpectueux & les plus affectionnés! il ſe vit forcé de demander la vie à ceux qui méritoient la plus horrible mort; & ce fut dans la cabane d'un malheureux payſan, qu'il obtînt enfin ſa liberté.

Toute la Nation frémit à la nouvelle d'un tel forfait; & avec d'autant plus de raiſon qu'elle n'avoit jamais porté dans ſon ſein des monſtres capables d'aſſaſſiner leur Monarque, & que

ce ſont toujours les meilleurs Rois ſur qui le fanatiſme oſe lever le glaive. On nomma pour lors les chefs de cette affreuſe conſpiration, & ſur-tout d'après les interrogations qu'on fit à Lucaski, détenu dans les priſons de Varſovie; mais plus la choſe eſt affreuſe, & moins on doit accuſer juſqu'à ce qu'une Sentence juridique ait condamné les criminels. Les papiers publics ont déſigné Pulawski, Stawinski, comme les auteurs de l'attentat; mais doit-on ſur des gazettes, qui n'ont ni le ſecret des Tribunaux, ni celui des Cabinets, juger ſans appel?

Ce terrible événement ne ſervit heureuſement qu'à faire con-

noître combien le Roi eſt aimé. Ceux même qui n'étoient pas de ſon parti ſe livrerent à des tranſports d'allégreſſe, quand ils apprirent qu'il vivoit. On rendit de toutes parts des actions de grace à celui par qui les Princes regnent & les Royaumes ſubſiſtent; mais cela n'arrêta pas les différentes confédérations; chaque jour en voyoit naître, & chaque contrée en payoit les frais.

Ce tableau frappoit l'Europe, & donna lieu à quelques Officiers François, avides de gloire, & las de la paix, d'aller ſur les bords de la Viſtule chercher des lauriers. Plus l'entrepriſe étoit hardie & plus leur courage les

excitoit. Ils partirent en conſéquence, déterminés à vaincre ou à mourir ; & après être arrivés juſqu'aux environs de Cracovie, il ſe frayerent enfin une iſſue par des ſouterrains preſqu'impénétrables, juſque dans l'intérieur du Château. Jamais défilé ne fut plus difficile & plus périlleux. Mrs de Viomenil, de Choiſy & Charlot, dont les noms ſe conſerveront à jamais dans les faſtes de la valeur, ne ſe gliſſerent, avec leur petite troupe, compoſée de cent cinquante, que l'un après l'autre, & avec les plus grands efforts.

Quelle ſurpriſe pour les Ruſſes qui inveſtiſſoient le Château, de ſe voir dominés tout à coup par

une poignée de François, que la gloire avoit porté ſur ſes aîles! Ils crurent rêver ; mais bientôt avertis par les excurſions les plus courageuſes & les mieux concertées, ils virent bien que ce n'étoit pas un ſonge. Les illuſtres intrus plongerent plus d'une fois au milieu du feu, pour écarter les Ruſſes, en les inquiétant par les plus vives ſorties ; & l'on ne peut douter qu'ils auroient demeuré vainqueurs, s'ils euſſent trouvé aſſez de proviſions pour ſubſiſter. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils s'attirerent les regards de l'Europe, & que chacun s'intéreſſoit à leur ſort.

Pendant la ſuite de ces événemens, la Cour de Varſovie

ne s'occupoit que des moyens de ramener la paix. Le Roi sérieusement appliqué s'interdisoit les plus simples plaisirs; dictant des lettres, formant des projets, conférant avec ses Ministres, & cherchant les moyens de tout concilier; mais helas! chaque matin, à son réveil, il n'apprenoit que de nouveaux troubles & de nouveaux malheurs. Ses jours depuis qu'il regne n'ont été embellis par aucune circonstance. Il semble que le Soleil ne se léve que pour lui offrir les plus tristes tableaux.

Quant aux Grands, les uns dans leurs Terres, les autres hors de leur Patrie ne se consolent de leurs malheurs, qu'en espérant contre toute espérance. Voilà ce Royaume de Pologne, dont on vantoit l'abondance, & la libérté; ce Royaume qui, malgré les vices de son Gouvernement, avoit bien des avantages que n'ont pas les autres Nations; ce Royaume l'asile des étrangers, & le pays des Grands Seigneurs.

Mais il est temps de parler de la fidélité de la Pologne envers ses alliés. Les altérations qu'elle a pû souffrir à l'occasion du luxe & des modes, n'ont point encore influé sur ses engagemens. Toujours attachée aux Nations qui lui sont unies, elle seroit au désespoir de s'en éloigner. Aussi les Turcs, inviolables dans

leurs traités, & recommandables par leur bonne foi, ſont-ils venus à ſon ſecours, lorſqu'elle a imploré leur médiation? Ils ſavent que de tout temps les Sarmathes mériterent leur amitié.

La République compta toujours ſur la force & ſur l'alliance des Ottomans. Souvent elle en obtint les ſecours les plus prompts & les plus heureux; mais la Ruſſie maintenant exercée dans l'art de la guerre & dans les nouvelles méthodes de manœuvrer, forme un boulevart coutre la bonne volonté des Turcs.

Sitôt qu'elle a vu leur vif intérêt pour la Pologne, elle leur a déclaré la guerre & par terre

& par mer. Guerre autant diſpendieuſe que cruelle, & qui ne produira d'autre fruit que d'avoir fait périr bien des hommes, épuiſé bien des tréſors & ruiné bien des pays.

On ſait que l'Empire Turc qui confine à la Pologne, n'a ceſſé de s'étendre depuis Ottoman, ſon premier Empereur, juſques vers la fin du dernier ſiecle, & que les Janiſſaires y ont beaucoup contribué, ainſi que les Saphis. Les uns fantaſſins, les autres cavaliers ſont exercés de bonne heure à la diſcipline militaire, & continuellement appliqués à différens travaux, ce qui les endurcit à la fatigue, & les rend d'excellens ſoldats.

Il n'y a pas de doute que le Sultan avec ſes troupes, qui peuvent monter en temps de guerre juſqu'à quatre cent mille combattans, & ſes tréſors qui ſont inépuiſables, ſeroit toujours invincible, s'il ſavoit employer ſes forces avec ſuccès; mais outre que les Turcs ne ſe perfectionnent point dans l'art de manœuvrer, ils ne connoiſſent pas la mer.

Le luxe qu'ils traînent dans leurs armées eſt un autre inconvénient; le Camp d'un Viſir & même celui d'un Seraskier (autrement Général), eſt un lieu magnifique par le faſte qu'on y étale, un lieu qui abonde en proviſions de toute eſpece. Les

plus ſuperbes étoffes, l'or, les diamans y répandent le plus vif éclat. Cela ne diminue rien à la vérité du courage des Janiſſaires & des Tartares; mais la molleſſe d'un chef eſt capable de tout perdre.

La Ruſſie qui n'ignore pas ces faits, & qui d'ailleurs ſe fonde peut-être ſur la fameuſe prophétie de l'Empereur Leon VI, ſurnommé le Philoſophe, rapportée par Bayle, n'a point redouté la Puiſſance Ottomane, lorſqu'elle a pris parti pour la Pologne. Elle lui a oppoſé ſes forces de maniere à la faire plier; & l'on peut dire ici que c'eſt l'ouvrage des Anglois & des François, qui envoyant à

Petersbourg d'excellens Officiers de Marine & d'habiles Ingénieurs n'ont pas réfléchi combien il étoit dangéreux pour l'Europe entiere, de perfectionner les Moscovites dans l'art de la guerre. Il y eut toujours parmi les peuples une Nation dominante ; & qui sait si celle-ci ne donnera pas un jour des Loix à ceux même qui par leur puissance ou par leur éloignement, ne paroissent pas devoir la craindre.

On a vu avec le plus grand étonnement les progrès qu'elle a fait dans cette derniere guerre, & comme elle a promené son empire sur les mers. Autant de triomphes qui lui font honneur, mais

mais qui ne sont que trop éclatans pour ses voisins. Il faut cependant convenir que des victoires ne sont pas toujours des avantages ; & que si la Russie s'est acquis beaucoup de gloire par ses entreprises & par ses succès, elle a perdu beaucoup d'hommes & d'argent, perte réelle pour un Empire qui n'est pas peuplé, & qu'il est presqu'impossible de reparer.

A la Russie se joignirent insensiblement l'Autriche & la Prusse, lorsqu'on s'y attendoit le moins, quoique l'entrevue de l'Empereur avec le Roi de Prusse dût avertir les politiques que ces Puissances méditoient quelque coup important. L'énigme ne

tarda point à s'expliquer, des manifeſtes parurent à Petersbourg, à Vienne, à Berlin, pour annoncer à l'Europe que la Pologne touchoit à ſa fin. Pluſieurs de ceux qui les lurent avoient peine à ſe le perſuader; mais bientôt les troupes Autrichiennes & Pruſſiennes qu'on fit défiler les unes vers Cracovie, les autres vers Dantzikc, acheverent de convaincre tous les eſprits.

Ces manifeſtes curieux, & dignes d'être conſervés, annoncent une révolution qui fera dans l'hiſtoire l'époque la plus mémorable de ce ſiecle-ci.

La Pologne menacée depuis long-temps de quelques cataſtrophes cruelles, auroit dû pré-

voir que ſes diviſions la réduiroient à quelque fâcheuſe extrêmité; & que le ſyſtême actuel de l'Europe, loin de tendre à la conſervation des Républiques, inclinoit tout au moins pour les Monarchies; mais quand on a l'eſprit agité, on ne voit rien. Les Polonois diſtraits ſur leur propre ſort, ne faiſoient attention qu'aux Diſſidens, tandis qu'on minoit inſenſiblement leurs forces & leurs conſtitutions. Ce fut ſans doute un coup de foudre, lorſque le projet éclata; mais comment appaiſer l'orage? La Pologne n'a ni poudre, ni canons, ni arſenaux, & elle ouvre ſes Etats à ceux qui veulent y entrer. Auſſi fut-elle bientôt

remplie de Ruſſes & d'Allemands. Ils n'y entrerent point comme dans un pays d'otage, mais comme dans un Royaume conquis ; & avec autant de facilité que les François pénétrerent dans le comtat Venaiſſin, lorſque Clément XIII (Rezzonico), ſe brouilla fort mal adroitement avec la Maiſon de Bourbon.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les trois Puiſſances en déliant les ſujets de Pologne du ſerment de fidélité, firent ce qu'elles reprocherent à Rome tant de fois; tant il eſt vrai que les temps, les intérêts, les circonſtances, changent la maniere de voir les objets.

Après bien des combats tant ſur terre que ſur mer, où la ſagacité Ruſſe ne craignit point de ſe meſurer avec la fierté Ottomane, on convint de part & d'autre qu'on établiroit des conférences à Buchareſt. Chaque Puiſſance y fit valoir ſes droits par l'organe d'un Envoyé; mais comment les concilier ? la Porte eſt toujours altiere, même dans la plus grande humiliation ; & la Ruſſie, encouragée par ſes ſuccès, ne voudra ſans doute rien céder, à moins que ſa Souveraine, capable des plus généreux procédés, pour ne pas prolonger une guerre auſſi meurtriere, ne renonce à ſes prétentions.

On ne ſauroit croire combien ces révolutions nuiſent à la Pologne dans ce qui concerne les Sciences & les Arts. Les connoiſſances philoſophiques & litteraires y fleuriſſoient depuis quelques années. On trouve à Varſovie une Bibliotheque publique, compoſée des meilleurs livres; monument qu'on doit à la généroſité d'André Zaluski, mort Evêque de Cracovie, & aux recherches immenſes de ſon frere Joſeph, actuellement Evêque de Kiovie. Il y a peu de Villes où il n'y ait un Collége tenu par les Jeſuites ou par les Religieux des Ecoles Pies, dont les léçons auſſi agréables qu'utiles, ornent l'eſprit &

forment le cœur. Neuton a pris la place d'Ariſtote; & cette philoſophie gotique, qui tenoit aux anciens uſages, n'eſt plus connue.

Le Clergé Polonois, compoſé de dix-ſept Evêques, du Rit Latin, & autant du Rit Grec, d'une multitude de Prêtres & de Religieux, eſt généralement inſtruit. Outre que pluſieurs ont habité Rome, le Temple des Sciences & des Arts, & ont puiſé des lumieres dans les pays étrangers; ceux qui n'ont pas quitté leur Patrie s'en dédommagent par la lecture ou par la fréquentation des gens inſtruits. Il y a des converſations où l'on profite

plus que dans les meilleures écoles.

La Nobleſſe, ſur-tout celle qui tient le premier rang, eſt au courant de la littérature, connoiſſant les plus excellens auteurs, & ſachant s'en nourrir. Ce n'eſt plus le temps où l'on ne trouvoit dans les Châteaux que quelques miſérables bouquins déſhonorés par la pouſſiere & par les vers. Nos meilleurs ouvrages ont paſſé la Viſtule; il n'y a point de Seigneur qui n'en ait une collection; & ce n'eſt pas pour vivre au milieu d'eux, comme Tantale au milieu des eaux. On les conſulte, on s'en remplit, & l'on ſait les citer à propos.

Les femmes mêmes, beaucoup moins joyeuſes en Pologne que par-tout ailleurs, aiment la lecture, mais ſans en faire parade & ſans afficher l'eſprit. La ſcience comme la lumiere ſe répand par gradation. Elle éclaira d'abord l'Egypte, la Grece, l'Italie, & enfin peu à près les différens Royaumes.

Celui de Pologne par ſa conſtitution dut toujours avoir des hommes inſtruits; mais chaque Nation paye un tribut au ſiecle & aux uſages; de ſorte qu'il y a des temps où l'on eſt plus ou moins éclairé.

Ceux par exemple où l'on paſſoit la vie à boire, & à chaſſer, étoient abſolument défavo-

rables aux lettres. Alors tout ſavant paſſoit pour un miſérable pédant, & l'on ſe faiſoit gloire de ne rien ſavoir; les modes ont bien changé. Les Souverains mêmes ſe placent aujourd'hui dans le rang des Auteurs ; & les lauriers qui croiſſent au Parnaſſe ne leur paroiſſent guere moins flatteurs, que ceux qu'on cueille aux champs de Mars.

Les guerres furent toujours le fléau des lettres. Il faut ſouvent des ſiecles pour faire renaître l'amour des Sciences & des Arts dans des pays ravagés par le fer & par le feu ; & quelquefois même le goût des études ſe perd pour jamais. Athenes en eſt la preuve. Lorſqu'on voit les débris

de cette Ville infortunée ; on prend pour une fable tout ce que l'hiſtoire nous en rapporte.

Ainſi la Nation Polonoiſe eſt vraiment excuſable, ſi elle n'avança que lentement dans la carriere des ſciences. A chaque pas elle trouvoit des obſtacles qui ne lui permettoient pas d'aller loin. Il falloit continuellement quitter la plume, pour prendre le ſabre; de ſorte que les écrivains Polonois furent comme les éclairs qui ſe forment au ſein des orages. Quand on fait réfléxion ſur les révolutions de la vie qui abaiſſent ou qui élévent les Empires, qui les aveuglent, qui les éclairent ; on n'apperçoit rien de ſtable, & l'on tremble pour les

Nations les mieux inſtruites & le plus ſolidement affermies.

Si nous parlons maintenant des édifices de la Pologne, c'eſt une nouvelle raiſon de gémir ſur ſon ſort. Je ſais que la plûpart de ſes maiſons, excepté dans quelques Villes principales, ſont toutes conſtruites en bois; qu'il y a même des Egliſes & des Châteaux qui n'ont pas d'autres murailles & d'autres fondemens que des planches & des madriers ; ce qui eſt cauſe qu'il y arrive ſouvent des incendies; malheur d'autant plus déplorable que les maiſons ſont ſouvent à des diſtances infinies, & qu'il faudra déſormais marcher des journées entieres ſans rencontrer

contrer un endroit où ſe repoſer.

Ajoutez à ces maux la perte des meubles les plus précieux. Quoique la Pologne ne ſoit pas enrichie de tableaux & de portraits comme les autres pays; elle a néanmoins des Châteaux répandus dans la campagne, où la magnificence des Seigneurs a placé des morceaux de peinture dignes de la curioſité des connoiſſeurs; & ce ſera ſur ces chefs d'œuvre qu'on aura exercé une aveugle fureur. Les brigands ayant la maxime de faire le mal à tors & à travers, uniquement pour le plaiſir de nuire.

Quoique le commerce avec les Nations étrangeres ait alté-

ré les mœurs des Polonois, il faut néanmoins convenir qu'il leur a donné des connoiſſances & du goût.

Preſque tous ceux qui ſont riches, lorſqu'ils reviennent dans leur Patrie, s'appliquent à faire bâtir à la moderne, & à ſe meubler élégamment. Tout étoit il y a cent ans, ſelon les uſages des Sarmathes, ſans nul agrément, ſans nulle commodité, de même qu'autrefois tout étoit gaulois parmi les François; mais la Pologne a maintenant beaucoup de rapports avec les autres pays. On y a moderniſé les édifices, les équipages, les tables, les habits. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que la petite Nobleſſe y fut plus

propre, & que la grande fit moins de dettes & payât plus exactement. Le crédit n'a que trop ſouvent autoriſé les Seigneurs à n'être pas eſclaves de leurs engagemens; mais cela ne fut jamais général. Il eſt bien difficile, lorſqu'on peut tout impunément, de ſe tenir dans les bornes d'une juſte modération.

C'eſt peut-être moins la faute des particuliers que celle du gouvernement qui devroit toujours avoir aſſez d'activité pour réprimer les abus.

Il eſt malgré cela fort étonnant qu'avec un gouvernement auſſi foible on commette auſſi peu d'excès. Il n'y a point de Gentilhomme Polonois qui n'ait

un arſenal dans ſa chambre à coucher. Sabres, fuſils, piſtolets, autant d'armes qui ſont fierement étalées autour de ſon lit. On croiroit à cet aſpect qu'on veut tout mettre à feu & à ſang, & ce ſont les hommes les plus doux & les plus honnêtes. Ils ne ſe rendent redoutables que lorſqu'on les attaque; & les duels inconnus chez les Turcs ont pénétré chez les Polonois; mais ils n'y ſont pas fréquens. On n'y connoît pas le ſuicide. L'eſclavage qui devroit accabler le peuple, ne l'afflige pas. C'eſt un joug auquel il eſt accoutumé; joug au reſte moins difficile à ſupporter que la ſituation de certains payſans, répandus dans dif-

férentes contrées qui manquent de tout, & qui n'eſperent rien.

Cependant on peut dire à ce ſujet que ſi la République Polonoiſe avoit aboli la ſervitude, elle auroit eu beaucoup plus de reſſources dans toutes les criſes qu'elle eſſuya. Les Seigneurs y auroient perdu; mais l'Etat y eut gagné. Les Serfs qui compoſent la multitude auroient pris les armes; & il y a bien plus d'émulation & de zéle chez un peuple libre, que chez un peuple eſclave. Alors chacun défend ſes foyers au péril de ſa propre vie, au lieu que la vaſſalité éteint la valeur & abrutit les ames.

Les Juifs, dont le nombre étonne, ſont un autre fléau pour

la Pologne. Attachés par Religion à un genre de vie qui les exclut de la profeſſion des armes, jamais ils ne viennent au ſecours de la Patrie. Ainſi la Pologne renferme huit cent mille Iſraëlites dans ſon ſein, ſur leſquels elle ne peut compter pour un ſeul coup de fuſil. Ils ne ſont que paſſifs dans toutes les guerres, aimant mieux ſe laiſſer égorger, que de venir au ſecours de l'Etat. Circonſtance d'autant plus fâcheuſe que la Nation Juive pullule plus que toute autre, ſoit parce qu'on s'y marie dès l'âge de treize ans, ſoit parce qu'on y vit avec ſageſſe, & qu'on y uſe du mariage avec modération.

C'eſt ſans doute une des raiſons pour leſquelles la Ruſſie a fait une loi par laquelle il eſt défendu à tout Juif d'y pénétrer ; mais la Pologne abſolument dépeuplée devoit-elle renvoyer la ſixieme partie de ſes habitans, ſous prétexte qu'ils ne prennent pas les armes. Le reméde eut ſans doute été pire que le mal ; ce qui ſert à nous prouver que les circonſtances enchaînent ſouvent un état ; qu'on n'eſt pas toujours maître d'y faire ce qu'on voudroit bien, & qu'on ſe trompe ſouvent en jugeant des choſes par l'apparence.

Mais on ne ſe trompera pas lorſqu'on dira que la Pologne ſeroit plus à ſon aiſe, ſi elle

avoit moins de Nobles, & qu'elle eut des Commerçans, des Artiſtes & des Ouvriers. Le défaut de Manufactures & d'artiſans lui cauſe un dommage réel. Elle eſt obligée de payer exceſſivement tout ce qu'elle tire de l'étranger, au lieu qu'elle trouveroit ſous ſa main les choſes utiles & agréables.

On eſt toujours fâché de voir un grand Royaume fécond en grains, rempli de forêts, abondant en beſtiaux, arroſé des plus beaux fleuves, ayant à ſes côtés la mer noire & la mer baltique, ſans navires, ſans manufactures, ſans commerce & ſans finances.

Les Polonois à la vérité ne

connoiſſent point les Financiers qui, par leur multitude & leur rapacité, ne furent que trop ſouvent les fléaux d'un pays; mais encore faut-il des hommes actifs & intelligens pour percevoir les deniers publics. Le Roi & la République n'ont que quelques Commiſſaires, ſoit à Dantzikc, ſoit à Cracovie, & quelques gens qui leur ſont ſubordonnés, pour toucher leurs revenus; mais s'il eſt bon de ſimplifier les choſes, il eſt dangéreux de trop les reſtreindre.

Ce ſeroit ici le lieu de peindre la Pologne preſque toute envahie par ſes ennemis; mais pour ne pas tomber dans des

redites, j'ai renvoyé ce terrible événement à l'article qui ſuit.

Les Polonois, triſtes ſpectateurs des maux qui les environnent de toutes parts, voient depuis plus de ſix ans leurs récoltes ravagées, leurs maiſons pillées, leurs vaſſaux égorgés; & bientôt leur héritage prêt à paſſer dans des mains étrangeres; de ſorte que la plainte de Jeremie, ce morceau ſi lugubre & ſi frappant, ſemble avoir été faite pour eux.

Hæreditas noſtra verſa eſt ad alienos, domus noſtræ ad extraneos. Pupilli facti ſumus abſque patre, matres noſtræ quaſi viduæ. Cervicibus noſtris minabamur,

laſſis non dabatur requies. Servi dominati ſunt noſtri: non fuit qui redimeret de manu eorum.

Des étrangers ſe ſont emparés de notre héritage & de nos maiſons. Nous reſſemblons à des orphelins qui ont perdu leur pere, & nos meres ſont affligées comme des veuves. On nous a menacé de nous ôter la vie, & on ne nous a pas donné de repos. Ceux qui étoient nos vaſſaux ſont devenus nos maîtres; & il n'y a perſonne qui nous délivre de leurs mains.

Il eſt bien étrange en effet que la Pologne devienne la proie des vainqueurs, ſans qu'aucune Puiſſance vienne à ſon ſecours, & que le Roi de Pruſſe,

à qui la République contesta si long-temps ce titre Auguste, ne lui donnant point d'autre dénomination que Regnant en Prusse, soit presqu'au moment de l'anéantir.

Comme les temps ont changé !

La lettre du Comte Crazinki, Evêque de Kaminieck, au Prince Evêque de Cracovie, mérite d'être ici rapportée ; elle fait voir en peu de mots tout ce que la Pologne est maintenant.

Je pars demain d'Opola pour aller en Podolie, toujours animé du désir de servir l'Eglise & la Patrie ; mais je vous avouerai que si quelque voix puissante ne parle avec moi, mes harangues & mes lamentations seront aussi

vaines que les regrets de l'Evêque de Livonie.

Trois Puissances pressent la diete, partagent la Pologne, & nous menacent, en nous annonçant qu'elles ne tendent qu'à notre bien. Quel secours avons nous à leur opposer ! Je n'ai jamais refusé d'être utile à la Patrie ; mais je doute qu'on puisse la soulager dans la diete qu'on va tenir, & qui ne sera composée que d'un si petit nombre de Nonces. Il est honteux de signer le partage ; il est dangereux de ne point y souscrire. Je vois d'un côté la ruine de la Nation, de l'autre l'oppression des citoyens fideles ; quel flambeau nous éclairera dans ce fu-

neste labyrinthe ! Nous ignorons ce qui se passe à Bucharest ; quel est le traité qu'on y négocie ; nous n'avons aucun Ministre dans les Cours étrangeres ; nous ne savons ni ce qu'on y fait ni ce qu'on y pense ; nous agissons en aveugles, privés de secours, de conseils & de lumieres ; nous ne pouvons que travailler au hazard.

Je vous prie de réfléchir de bonne heure sur les circonstances où nous nous trouvons, & de prévoir d'avance ce que nous allons devenir.

Si notre Patrie doit périr, du moins ne creusons pas son tombeau de nos propres mains ; qu'elles soient innocentes & aux

yeux de la Nation, & aux yeux des peuples étrangers. Je reviendrai à Varsovie, sitôt que je pourrai ; mais j'aime mieux ne rien faire que de me rendre complice de la perte, de la liberté publique, & de chanter ensuite l'Office des morts.

Cette lettre, vraiement énergique, fut écrite à l'occasion de la diete que les trois Puissances, plutôt que les Polonois ont convoquée. A peine eurent-elles notifié leurs sentimens à ce sujet que le Roi se vit obligé d'envoyer des Universaux dans les différens Palatinats. C'est un signal pour tenir les dietines, assemblées provinciales qui précédent toujours l'assemblée de la Nation, &

où l'on a coutume d'élire les Nonces.

La circonſtance n'étoit pas aſſez favorable, pour que ces ſortes de convocations, preſque toujours brûlantes & tumultueuſes, devinſſent pacifiques. Les unes ſe rompirent, les autres n'eurent pas lieu, & celles qui ſe terminerent à l'amiable, n'en murmurerent pas moins contre les entraves qu'on donnoit à la liberté. Il n'y a point de Polonois qui n'ait apperçu le piége qu'on y tendoit, au moment même qu'on annonça une diete pour le mois d'avril. Si la Nation, dit-on, n'accéde pas en corps à ce que les Puiſſances déſirent, elle eſt anéantie avec

tous ſes priviléges : & ſi elle y adhére, elle ſigne ſon eſclavage & ſa honte. Cruelle alternative pour des Républicains qui ont l'ame altiere, & dont l'Europe admira toujours la magnanimité.

» Il me ſemble, dit à cette oc-» caſion un Sénateur vénérable, » par ſes vertus & par ſes an-» nées, qu'on eſt ſur le point » d'enterrer notre Patrie ; & que » par la diete qu'on nous obli-» ge de convoquer, on nous » force de creuſer nous-mêmes » ſon tombeau. Mais nos mains ne » ſeront-elles pas défaillantes, » quand il faudra commencer » cet effrayant travail, & pour-» ront-nous contribuer lâche-

» ment à notre ruine. Ah! que
» plutôt on nous enſeveliſſe pour
» toujours avec nos priviléges &
» notre propre nom, que de
» jamais conſentir à ce qui nous
» couvriroit d'ignominie. Peut-
» être que lorſque nous ne ſe-
» ront plus, il ſortira de nos
» propres cendres quelque géné-
» reux défenſeur qui nous ven-
» gera de nos malheurs. C'eſt
» du moins la priere que nous
» faiſons en périſſant avec in-
» trépidité.

Exoriare aliquis noſtris è finibus Ultor.

Il eſt à remarquer que les trois Sénateurs, priſonniers d'État, furent enfin rendus à leur Patrie après quatre ans de captivité,

& qu'ils arriverent à Varſovie, lorſque tous les eſprits étoient occupés de la diete qu'on devoit ouvrir. Un *Senatus conſilium* avoit précédé cette pompeuſe aſſemblée; mais comme il ſe tenoit par des ordres qui annonçoient le Deſpotiſme, on n'y vit paroître qu'un très-petit nombre de Seigneurs. Les conférences ſe tinrent à huit clos, *ſemotis arbitris*.

Un Magnat Eccléſiaſtique qui avoit droit d'y entrer, voulut y prendre ſéance, mais le Miniſtre de la Puiſſance de qui il dépend actuellement, lui défendit d'y paroître. Un autre Sénateur ſéculier, à qui le même ordre fut ſignifié, demanda au Miſ-

niſtre une défenſe par écrit, afin qu'il put ſe juſtifier auprès de la Nation, de n'avoir pas rempli ſon devoir dans une occaſion auſſi importante. Dans la premiere ſéance, qui ſe tint le 8 février 1773, on fit lecture des réponſes que les Puiſſances reſpectives de l'Europe avoient faites à Sa Majeſté, ſur l'état de la Pologne.

L'Evêque de Poſnanie, Grand Chancelier de la Couronne, & le Chancelier du Royaume, remirent alors au Miniſtre des trois Puiſſances, un mémoire qui annonçoit que les principes de condeſcendance ſur leſquels le Roi de Pologne & le Senat, forcés de régler dans les circonſtances

préſentes leurs démarches vis-à-vis les Cours de Vienne, de Petersbourg & de Berlin, étoit ſuffiſamment connu par la note Miniſtériale, du 14 décembre 1772, donnée en réponſe des Déclarations uniformes du premier du même mois; ils ſe bornent à faire obſerver aux Miniſtres des trois Cours que la rigueur de leurs demandes, aggravée encore par des expreſſions peu meſurées, par le ton d'inculpation & de reproche, a juſtement affligé la ſenſibilité du Roi & du Senat; & à demander l'évacuation des troupes qui déſolent le pays avant la tenue des dietines.

Malgré ces repréſentations les

troupes, tant Autrichiennes que Moſcovites & Pruſſiennes, loin de ſe retirer, ne firent qu'augmenter; les unes pénétrerent juſques dans Cracovie, les autres juſqu'aux Fauxbourgs de Danzikc, tandis que l'Impératrice Reine d'Hongrie, par l'organe du Comte de Pergen, déclara qu'elle réuniſſoit à ſes Domaines les terres appartenant aux charges des Palatins & autres grands Officiers, ainſi que les biens de la Couronne, laiſſant la moitié de l'uſufruit de ces derniers aux poſſeſſeurs actuels, pendant leur vie ſeulement, & à certaines conditions.

Le Roi de Pruſſe d'un autre côté faiſoit valoir ſes droits dans

le territoire dont il s'eſt emparé, & la Pologne changeoit inſenſiblement de Maîtres & de Loix.

Le réſultat du *Senatus conſilium* fut qu'on aſſembleroit une diete. Outre que c'étoit la volonté des trois Puiſſances copartageantes, les Polonois ſemblables à ceux qui reculent le terme, parce qu'ils ne veulent pas payer, y donnerent volontiers les mains. Les malheureux ont pour maxime de compter toujours ſur le temps. Ils ſe repaiſſent à deſſein d'endormir leurs peines, des criſes que peut exciter le chapitre des événemens: les lettres circulaires pour la tenue des dietines, parurent

dans un ſtile énergique, & bien propre à exprimer la conſternation de la République.

Au milieu des calamités qui nous affligent depuis ſept ans, diſoient-elles pathétiquement, nous n'avons ceſſé de déſirer la concorde, & la fin des troubles qui nous agitent; & que cette Nation illuſtre réunît ſes ſoins aux nôtres, (c'eſt le Roi qui parle), pour reparer les maux qui nous accablent, & pour détourner ceux dont nous étions menacés. . . . . .

Nous nous ſommes inutilement adreſſés aux différentes Cours de l'Europe, pour implorer leur ſecours, nous n'en avons reçu que des réponſes accablantes

tes, qui annoncent un abandon total; & afin qu'on n'en doute pas, nous les faiſons inſérer dans les actes publics.

On liſoit enſuite qu'il n'eſt cependant jamais permis de déſeſpérer de la République, & que le Pilote non plus que les Matelots ne doivent pas abandonner le gouvernail; que la Patrie eſt un vaiſſeau que nos peres nous ont tranſmis, & dont nous ſommes comptables à la poſtérité; que ſi l'orage a briſé les mats & déchiré les voiles; s'il a contraint de jetter à l'avide mer les tréſors les plus précieux qu'il renfermoit, il n'en faut pas moins conduire au Port le Navire, agité par la tempête, ou

faire au moins les derniers efforts pour l'y ramener : mais comme on ne peut y parvenir ſans le conſeil d'une diete, nous la convoquons pour le 19 avril, & les dietines *Antecomitiales* pour le 22 mars. Nous vous exhortons de choiſir des Nonces qui connoiſſent les droits de la Patrie, les injuſtices qu'on lui fait éprouver, & la ſituation preſſante là où elle ſe trouve. Vous y êtes invités par celui que la longueur de ſes ſouffrances & ſon propre ſang, dont il a été innocemment couvert, n'empêcheront jamais d'être prêt à pardonner toutes les offenſes qu'il a reçues, & d'être inaltérablement votre affectionné pere.

Les Ruſſes leverent le ſequeſtre que leur Cour avoit mis ſur les biens de l'Evêque de Cracovie; & ce Prélat après avoir vu l'Ambaſſadeur, donna un mandement très-expreſſif ſur les maux de la République, ſur la néceſſité d'en demander à Dieu la ceſſation, & de ſe ſoumettre à ſa divine volonté, qui crée les Empires & qui les détruit quand il lui plaît.

Chacun s'empreſſa d'accueillir cet illuſtre Evêque, c'eſt-à-dire, les uns envieux de ſavoir quel avoit été ſon ſort pendant ſa détention, & les autres jaloux de lui témoigner combien ils ſe réjouiſſoient de le revoir. Le peuple s'attroupa par-tout où il

paſſoit, & lui donna des marques de vénération, comme à un Martyr de la Réligion & de la liberté, tandis que les Diſſidens le regardent comme un fanatique; & voilà comme dans les événemens publics, on doit s'attendre, quelque part qu'on prenne, à avoir des cenſeurs & des approbateurs.

Quant au Palatin de Cracovie, il reparut modeſtement dans ſa patrie avec la même tranquillité qu'il en étoit parti, poſſédant toujours ſon ame en paix, & laiſſant applaudir ou condamner ſelon que les eſprits étoient affectés. Son mémorable fils (le Comte Severin) l'accompagnoit, environné ſans doute de l'admi-

ration qui lui eſt dûe, d'autant mieux que l'ancienne Rome lui eut érigé des Statues.

La dietine de Varſovie ſe tint avec beaucoup de tranquillité; mais il n'en fut pas de même de toutes celles qui s'aſſemblerent. Les unes furent rompues par les ordres des Cours étrangeres, & les autres ſe paſſerent fort tumultueuſement. Auſſi le nombre des Nonces n'a pas été au tiers où il devoit aller.

L'Evêque de Cracovie fut ſoupçonné d'avoir fait échouer la premiere dietine, & d'avoir parlà occaſionné la rupture des autres. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les Miniſtres des trois Puiſſances ſe rendirent chez ce Pré-

lat, & eurent avec lui une longue conférence. Il y eut le même jour une grande aſſemblée dans ſon Palais, où il affecta beaucoup de gaieté. Cependant les ſpéculateurs, ou plutôt ſes amis, craignoient qu'il ne lui arrivât encore quelque fâcheux événement, tandis que d'autres répandoient dans le public qu'il ſe rendroit à Rome, où le Souverain Pontife, pour le dédommager de ſa captivité, l'honoreroit de la Pourpre. Aucune de ces conjectures ne s'eſt réaliſée juſqu'ici. Les Politiques n'ont pas toujours le talent de deviner.

On vit alors pluſieurs Gentilshommes Polonois ſe répandre

dans les pays étrangers ; mais s'ils y trouverent la liberté, ils eurent le déſagrément d'entendre dire plus d'une fois, qu'on ne devoit pas abandonner ſa Patrie, lorſqu'elle étoit en péril ; & que les Sarmathes du temps paſſé ne l'auroient pas fait en pareille circonſtance ; qu'il falloit abſolument payer de ſa perſonne, quand il s'agiſſoit de combattre pour ſes autels & pour ſes foyers.

Malgré ces réfléxions on peut les excuſer, en ce que leur préſence n'eut ſervi de rien, & qu'il faut d'ailleurs un courage ſingulier, pour aſſiſter aux funérailles de ſa Patrie. On ne voit pas volontiers le ſépulchre

d'une République à qui l'on avoit consacré ses biens, ses talens & sa vie. Le citoyen qui fuit peut être aussi zélé que celui qui reste. Il s'agit des circonstances qui l'ont déterminé & de la sensibilité qu'il éprouve; car il seroit un monstre, s'il n'étoit pas touché.

Le Roi voyant l'inutilité de ses premieres lettres pour la convocation des dietines, s'efforça d'y suppléer par de seconds Universaux. Les troupes Russes devoient en assurer le succès par leur présence dans les dietines qu'elles occupoient; & il faut convenir que cela réussit jusqu'à un certain point. Quelques Palatinats, au lieu de s'assembler,

crurent ne pouvoir mieux faire, que de répondre par des manifestes. Celui du Palatinat de Kiovie, & que je vais rapporter, suffira pour en donner une idée.

Comme les malheurs dans la Patrie augmentent tous les jours, & qu'il n'y a de liberté ni pour les lieux destinés aux délibérations publiques, ni pour les personnes qui doivent s'y trouver, le Royaume étant inondé de troupes étrangeres; les citoyens assemblés pour l'élection des Nonces ne veulent en nommer aucun pour ne pas exposer ceux qui seroient élus au malheur de confirmer & d'accélérer la perte de leur Patrie. La sûreté de l'intégrité des possessions entieres de

la République eſt fondée ſur le traité ſolemnellement juré avec l'Auguſte Maiſon d'Autriche & les Rois de Hongrie, par leſquels les limites de nos domaines ont été fixées & déterminées ſur la Déclaration de S. M. l'Impératrice de toutes les Ruſſies, donnée en 1764, par laquelle elle atteſte qu'elle ne formera jamais aucune prétention, ni ſur la Ruſſie Polonoiſe, ni ſur la Lithuanie, ſur les traités formés & renouvellés avec le Roi de Pruſſe, par leſquels les domaines reſpectifs ont été invariablement déterminés ſur la Déclaration de 1770, celle de ſon ayeul en 1701, celle du Roi regnant en 1764, dans laquelle

il aſſure qu'il ne prétendra jamais à la Pruſſe Polonoiſe. D'après ces titres ſacrés nous avons lieu de croire que les Souverains de ces trois Etats ſe rappellant les traités de leurs prédéceſſeurs & leurs propres Déclarations, n'entreprendront pas ſur les domaines de la République, qui ne leur a donné aucun ſujet de mécontentement.

En conſéquence ne pouvant permettre ni la ruine de notre République, ni ſon démembrement, ni aucun changement dans la forme du gouvernement public, nous nous oppoſons formellement à la nomination du Maréchal de la diete, & aux

élections des Nonces, & ont ſigné, &c.

On voit par cet échantillon ce que penſent les Gentilshommes Polonois du démembrement de la Pologne; & que ceux qui y accédent le font avec la rage dans le cœur, & toute la volonté de s'y oppoſer, quand la circonſtance le permettra.

Si je n'entre point ici dans le détail de toutes les prétentions du Roi de Pruſſe ſur le territoire de Dantzick, & de toutes les repréſentations que le Magiſtrat de cette Ville a faites à ce ſujet; c'eſt que les gazettes & les journaux n'ont ceſſé d'en parler.

Les Miniſtres des trois Cours ayant enfin ſenti que malgré leur crédit, & les troupes dont Varſovie eſt environnée, ils ne parviendroient jamais dans une diete à obtenir l'entiere unanimité, conçurent le projet de former une confédération, c'eſt un nombre de perſonnes qu'on oppoſe au Sénat dans les affaires majeures, & dont le ſuccès eſt toujours aſſuré, parce que toute confédération décide à la pluralité des voix, alors le *liberum veto* ceſſe.

Ce fut chez l'Evêque de Poſnanie, Grand Chancelier de la Couronne, que pluſieurs Gentilshommes & pluſieurs Sénateurs ſignerent la confédération en

question. La Russie en fit nommer Maréchal le Comte Poninski, pour lui donner le bâton de Maréchal de la diete. C'est le même qui fut envoyé à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Turin, à la Haye, pour y notifier la mort du Roi Auguste III, & qui depuis a fait un long séjour à Petersbourg.

La diete s'ouvrit enfin le 19 avril. Cette diete qui doit décider du sort de la Pologne, ou plutôt consommer sa ruine. Le Roi ne parut point à l'Eglise selon l'usage; mais il se tint dans une Tribune, pendant qu'on chanta la Messe du Saint-Esprit.

Je n'entrerai point dans les détails qui concernent ce mémo-

rable événement, dans la crainte de lasser mes lecteurs, & de devenir minutieux. Il suffit de savoir qu'il y eut de grands débats entre les Nonces, & que le sieur Reytan se distingua par une liberté courageuse, qui a peu d'exemples. Ses discours furent si vifs & si hardis, au milieu d'un Sénat, bloqué de tous côtés par des Puissances étrangeres, qu'on le regarda comme bravant la mort, ou comme étant secrétement d'intelligence avec les Cours de Vienne, de Petersbourg & de Prusse. Eh! qu'est-ce qui n'auroit pas eu cette idée, sur-tout lorsqu'on lui entendit dire, *qu'il falloit toujours mourir; & qu'il valoit bien mieux*

mourir glorieusement pour sa Patrie, que d'attendre une mort ordinaire avec la honte & les reproches de n'avoir pas rempli les devoirs de citoyen.

Nous touchons au moment, où la grande confédération se rendit chez le Roi par députés, & le pria d'y accéder. Le Monarque temporisa ; mais pour le forcer, on lui déclara au nom des trois Puissances, que si Sa Majesté n'accédoit pas dans le même jour, purement & simplement, cinquante mille hommes de Troupes Autrichiennes, Russes & Prussiennes viendroient à Varsovie, & mettroient tout à contribution. On parla plus vigoureusement aux Gentilshom-

mes. On les menaça de détroner leur Roi, d'ensevelir leur Patrie & d'exterminer jusqu'au nom Polonois, si l'on ne consentoit pas au démembrement projetté par les Puissances étrangeres.

On ne concevroit pas quelles peuvent être les vues de Marie-Thérese, de Catherine & de Frederic, en exigeant de la République Polonoise un consentement aussi forcé, si l'on ne pensoit pas que la génération présente passera, & qu'un acte authentique d'accession au démembrement qu'on désire, subsistera. Ce sera un titre aux yeux de la postérité, pour assurer aux descendans des Souverains coparta-

geans, la possession tranquille des pays désunis, & pour les autoriser à déclarer publiquement que la cession en fut faite à leurs peres par le Sénat Polonois légitimement assemblé.

Le manifeste de la nouvelle confédération attira l'attention du public; il commença par exposer que la Pologne depuis cinq années éprouve la plus funeste révolution par le passage & le séjour des troupes étrangeres, par l'épuisement des richesses du pays, par l'effusion du sang de nos freres & de nos concitoyens, par l'interruption du cours de la Justice; & enfin par l'entreprise aussi terrible, qu'irrévocable des Puissances voisines; il peint la

vive douleur dont tous citoyens sont pénétrés; il fait voir l'insuffisance des représentations & des Tribunaux, pour rétablir la tranquillité. Il démontre comme il n'y a pas d'autre moyen que de se soumettre à la force, pour éviter de plus grands maux, qu'au milieu d'une diete tumultueuse, la confédération est indispensable, que sans cela on ne terminera rien, & qu'on perdra tout en voulant conserver quelque chose.

Lorsque le Roi, les Sénateurs & l'Ordre Equestre eurent accédé à la confédération, presque tous les Nonces qui l'avoient combattue la signerent, à l'ex-

ception de ceux de Nowogrod, & de Minsk.

Les Evêques de Lucéovie, & de Smolensko, se déclarerent contre la confédération, démarche qui fut hautement désaprouvée par le Comte Poninski, qui réclama la sévérité du Roi contre ces Prélats & contre tous ceux qui oseroient combattre le sentiment général. Il finit par demander leur exclusion ; mais l'assemblée s'étant levée à cette proposition, le Roi prorogea la séance à un autre jour.

Par l'effet d'une justice qui lui est naturelle, il nomma grand Général de la Couronne le Palatin de Cracovie, le Comte Rzewuski, ci-devant prisonnier

en Russie, dont le pere autrefois eut la même dignité. Chacun applaudit à cette nomination, comme étant une récompense dûe à la vertu, & un dédommagement des peines qu'à souffert cet illustre Sénateur, pendant son fameux éxil.

On apprit alors que les longues conférences de Bucharest s'étoient enfin rompues sans espérance de les voir renouer ; que la Porte avoit fait remettre pour sa justification un manifeste aux Cours amies de sa Hautesse, & qu'elle prenoit la résolution de continuer la guerre sans aucun ménagement & sans interruption.

La Pologne accoutumée à

parler toujours librement, ne peut le faire aujourd'hui ſans en payer les frais. l'Evêque de Lucéovie pour avoir déclaré ſon ſentiment avec courage, vit ſon Hôtel inveſti de Houſſards, deſtinés à vivre chez lui à diſcrétion; au reſte il ne fut pas le ſeul qui eut ce déſagrément. Les troupes étrangeres prirent des quartiers autour de Varſovie, & dans le ſein de la Ville même. On ne reſpecta ni les Palais des Sénateurs, ni ceux de la Famille royale, ni les Couvens. Les plus grandes Maiſons en furent remplies.

Le 7 mai, jour de Saint Staniſlas, Fête du Roi, le Maréchal Poninski propoſa de nom-

mer une délégation qui auroit un pouvoir illimité, qui décideroit du ſort de la République, du Roi & des particuliers, qui jugeroit ſans appel même à la diete; & qui anéantiroit en quelque ſorte la dignité du Roi, en ce qu'il ne donneroit plus ni charges ni Staroſties. Ce conſeil ſuprême régleroit tout, & il ne reſteroit au Monarque que l'honneur d'y préſider.

Le Roi parla pendant une heure pour rejetter ce projet. Alors on oſa lui reprocher qu'il conſentoit au partage de la Pologne, comme s'il pouvoit s'y oppoſer, & qu'il ne paroiſſoit occupé que de ſes intérêts perſonnels.

Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il proteſta qu'il abdiqueroit plutôt que de ſe voir l'eſclave d'une délégation qui finiroit par être abſolument deſpote.

Le diſcours qu'il prononça en plein Sénat, tant pour ſe juſtifier, que pour annoncer ſans réſerve les malheurs de la Patrie, mérite de paſſer à la poſtérité.

La plupart des diſcours, dit-il, que j'ai entendu dans cette aſſemblée me convainquent, que malgré les ſoins que j'ai pris le cinq de ce mois, de développer aux illuſtres Etats le fil des événemens qui ont précédé, & les motifs de ma derniere démarche, on s'obſtine encore à calomnier

calomnier mes intentions. Ainſi je ſuis obligé de vous répéter encore que les Puiſſances auxquelles nous nous ſommes adreſſés, loin de marquer la moindre diſpoſition à s'armer pour nous, ne paroiſſent pas même s'empreſſer à interpoſer leurs bons offices, dans la crainte ſans doute qu'ils ne ſoient point agréés . . .

La réponſe des Miniſtres des trois Cours, au lieu de nous laiſſer l'eſpoir d'une derniere reſſource, acheve de démontrer toute la grandeur du péril qui nous menace, & nous fait ſentir de plus en plus le concert & la violence des forces qui nous preſſent. A Dieu ne plaiſe que je flatte aujourd'hui les Etats par

des eſpérances frivoles. Je ne reconnois & ne cherche d'autre gloire que celle que m'impoſe le devoir honorable & ſacré de ſauver la Patrie, ou d'en tenter du moins tous les moyens.

Le vain éclat d'un Héroiſme déplacé ne ſéduit point mon cœur. L'Héroiſme ceſſe d'être louable quand il eſt nuiſible à l'Etat. Forcé de choiſir entre pluſieurs maux, la préſence du plus grand danger, n'éteint point à mes yeux le flambeau de la prudence qui doit nous guider encore dans ce choix douloureux, lors même qu'il ne nous reſte plus aucune eſpérance de nous y ſouſtraire. . . .

Je dévore la douleur que me

cauſe d'avance l'affreuſe idée qu'on dira dans les ſiécles à venir : C'eſt durant la vie, & ſous le regne de Staniſlas que des Provinces ont été démembrées du corps de la République. Loin cependant que ce malheur me puiſſe être imputé, j'ai épuiſé pour le détourner tous les moyens que la foibleſſe de cet état m'a permis de tenter. . . .

De quel front oſerois-je tenir dans cette Aſſemblée la conduite que j'y tiens ; ſi j'avois à craindre qu'on put produire contre moi des preuves, ou même le plus léger indice d'intelligence criminelle. . . . .

Ma ſituation eſt affreuſe ſans doute, mais elle a du moins de

quoi me consoler, en me justifiant aux yeux du public du soupçon d'avoir concouru au projet du démembrement: dépouillé des trois quarts de mes revenus; prêt à me voir privé de toutes mes prérogatives; est-il possible de présumer que j'aie pu, par quelque contravention secrette, prêter les mains à ma ruine, & fournir des armes contre moi-même. . .

Je ne vous rappellerai point, Illustres Etats, le sort de la République sous les douze Palatins, celui de Rome au temps des Decemvirs, celui d'Athenes sous les trente Tyrans; mais je ne puis dissimuler ma surprise de voir cette assemblée pencher au-

jourd'hui vers l'Aristocratie, après avoir entendu élever tant de plaintes contre le pouvoir excessif d'un petit nombre de personnes; pouvoir qui réellement n'a pas eu lieu, mais qu'on a prétendu dans tant de discours & d'écrits avoir troublé la Pologne depuis un siécle. . .

L'affaire des Dissidens a été une des principales sources des troubles funestes qui ont agité notre Patrie. Il faut que la Religion Catholique Romaine soit la seule dominante dans ce Royaume; que les Catholiques seuls ayent part à la législation; que le Trône, le Sénat, la Chambre des Nonces ne soient ouverts qu'à eux; que ce Tri-

bunal odieux, connu ſous le nom de Jugement mixte, n'ait pas lieu déſormais; que les Loix penales contre les Apoſtats ſoient confirmées & maintenues. Je ne me contente pas de profeſſer ſincérement la Réligion Catholique Romaine; je déclare encore que je ne permettrai jamais qu'elle ſouffre la moindre atteinte dans les Etats de la République: dès qu'on laiſſera aux Déſunis & aux Diſſidens toutes les autres voies pour mériter les récompenſes & les diſtinctions; dès qu'on aura pourvu à leur aiſance & à leur ſûreté, ils n'auront pas lieu de ſe plaindre de leur ſort, ils auront encore des motifs ſuffiſans pour aimer leur Patrie, dans le

ſein de laquelle ils pourront trouver leur bonheur. *Omnia dixi, de omnibus vos monui, vobis veſtras, measque ſortes committo.* J'ai tout dit, je vous ai averti de tout, je vous remets votre ſort & le mien.

L'acte de prorogation de la diete juſqu'au 15 ſeptembre prochain fut accepté & ſigné, quoiqu'on n'eſpere rien d'un pareil délai; mais il eſt naturel d'éloigner le plus qu'il eſt poſſible un temps où l'on doit être dépouillé. Le Roi nomma en ſon nom tous les Sénateurs & treize Nonces auxquels le Maréchal Poninski en ajouta quarante-ſept, afin que ces ſoixante Nonces & le Sénat terminent ce qui

concerne le démembrement des Provinces avec les trois Cours, & qu'ils réglent la nouvelle constitution qu'on se propose d'introduire dans la République.

Après la lecture de la liste des délégués, le Maréchal de la diete demanda qu'on fixât le jour où l'on s'occuperoit de l'affaire des Régicides, & ce jour fut fixé au 7 de juin.

On fit ensuite lecture de l'acte de limitation, ainsi que des instructions & des pleins pouvoirs donnés aux Commissaires plénipotentiaires. Ces instructions contiennent vingt-six articles, parmi lesquels on lit, que si l'on ne peut absolument empêcher les trois Puissances de démembrer

la Pologne, on éxigera qu'il seroit statué, qu'on ne pourra plus par la suite former d'autres prétentions; que la Religion Catholique sera toujours conservée & défendue selon les régles de la Justice & de la vérité; que les troupes étrangeres s'éloigneront incessamment de Varsovie, & n'y reviendront plus, sous quelque prétexte que ce soit; que le commerce de la Pologne, tant par terre que par mer & par les rivieres, sera franc & libre de toute restriction, de tous impôts & de droits imposés par les Cours voisines; qu'on exceptera des Provinces & des territoires cédés au Roi de Prusse,

les Villes de Dantzick & de Thorn, avec leurs Ports; qu'on fera garantir le retour & la réunion des deux Provinces de Prusſe, au Roi & à la Couronne de Pologne, au cas que la ligne maſculine de Brandebourg vienne à s'éteindre; que les Polonois qui auront une portion de leurs biens dans la partie qui reſtera à la Pologne, & dans les territoires qui auront été cédés à l'une des trois Cours, ſeront toujours regardés comme ſujets de la République; qu'on ne changera rien aux anciennes conſtitutions du Royaume, à moins qu'elles ne ſoient reconnues évidemment mauvaiſes, & réelle-

ment préjudiciables aux ſujets; qu'on conſervera aux trois ordres de la République, leurs avantages, leurs priviléges & leurs dignités; qu'on ne reſtreindra point les droits du Trône ſans le conſentement du Roi; que les Déſunis, comme les Diſſidens jouiront de certains avantages, ſans néanmoins pouvoir être admis aux charges de Judicature, & ſans que cela puiſſe donner la moindre atteinte à la Religion Romaine; qu'enfin on maintiendra l'exécution des Loix penales contre les Apoſtats.

Telles ſont à quelque choſe près les inſtructions données à ceux qui doivent traiter avec les Miniſtres des trois Cours, inſ-

tructions que le Roi lui-même ſigna.

Il ne s'agit plus que de ſavoir comment & ſi elles ſeront acceptées, d'autant mieux que les intérêts des Puiſſances copartageantes excitent des conteſtations. Le Roi de Pruſſe prétend n'avoir pas toute la portion qui lui convient, & cela engendre des difficultés & conſéquemment des délais.

On parla de publier des Univerſaux, pour rendre la confédération générale ; de maniere que tous ceux qui refuſeroient d'y accéder, ſeroient regardés comme ennemis de la Patrie. C'eſt de ſtile.

Le malheur eſt que pendant que tout

tout cela ſe projette, que les cultivateurs, déjà épuiſés par les troubles précédens, ſont aujourd'hui ſans reſſource, & qu'ils ſe voient forcés d'abandonner leurs foyers.

Si je n'ai rien dit de la Courlande, qui dépendoit autrefois de la Pologne, & qui avoit droit d'y nommer le Souverain, c'eſt que les grands maux font oublier les petits; & qu'au milieu des malheurs qu'éprouve aujourd'hui la République; c'eſt une très-petite diſgrace pour elle d'être privée d'une pareille nomination. Cela eſt maintenant réſervé à la Ruſſie, mais dans la commotion générale qui arrive aujourd'hui, les choſes

pourront bien changer à cet égard. Dès que la force fera le droit, on pourra s'attendre à voir éclorre bien des révolutions.

Tout Philoſophe qui peſe attentivement ce que nous venons d'expoſer, & ce qui ſe paſſa preſque ſous nos yeux, a bien des ſujets de méditer, ſoit ſur l'inſtabilité des choſes humaines, ſoit ſur la maniere dont les Empires diminuent ou s'aggrandiſſent. Il voit d'un côté tomber une République immenſe qui, depuis un temps immémorial, gouvernoit en quelque ſorte ſes Rois, & de l'autre s'élever ſur ſes débris des voiſins puiſſans, qui métamorphoſent des Seigneurs

dans des vaſſaux, & des Serfs dans des hommes libres; car voilà l'étrange révolution qui occupe maintenant tous les eſprits.

Si les Souverains qui donnent des Loix à l'Europe, demeurent ſpectateurs tranquilles, à la vue de ces grands changemens, c'eſt qu'ils ont penſé peut-être que la République de la Pologne ſe diviſeroit enfin elle-même, ſi on ne la partageoit; & qu'il étoit à propos qu'il n'y eut plus dans le monde ni Ariſtocratie, ni Démocratie. Mais ne valoit-il pas encore mieux laiſſer ſubſiſter une République, qui ne pouvoit faire

outrage, que de voir des Puiſſances, déjà trop formidables, étendre leurs domaines & multiplier leurs forces; l'heure des Souverains n'eſt pas celle du public. Peut-être vont-ils ſe déclarer; au reſte c'eſt le ſecret des Cabinets, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Les Guerres ne doivent jamais avoir lieu, que préalablement on n'ait calculé; ſans doute les Miniſtres, répandus dans les différentes Cours de l'Europe, n'auront conſeillé le ſilence, qu'après avoir ſupputé.

La derniere guerre ne fut ſi longue & ſi orageuſe, que parce qu'on donna trop au hazard & à la préſomption.

Si la Cour de Rome avoit influé dans ce qui ſe paſſe en Pologne, elle auroit maintenant lieu de s'en repentir. Quoique l'Impératrice de Ruſſie & le Roi de Pruſſe ſoient tolérans, les biens eccléſiaſtiques ſouffriront infailliblement dans leurs Etats, & le Nonce Apoſtolique n'aura plus cette étendue de Juriſdiction, qui le rendoit ſi puiſſant.

Dans les affaires politiques, on ſeroit ſouvent plus réſervé, ſi l'on ſavoit deviner. Le préſent entraîne preſque tous les hommes, parce qu'on ne médite point aſſez ſur ce qui peut arriver. Il n'appartient qu'à ces ames extraordinaires, dont les

ſiécles fourniſſent peu d'éxemples, de s'enfoncer dans l'avenir, & d'appercevoir les choſes futures, comme ſi elles étoient préſentes.

Fin de la ſeconde Partie.

Hist. Polon

6, [illegible]

